

SILJE O. ULSTEIN

# Mémoires d'un reptile

roman traduit du norvégien  
par Frédéric Fourreau

*ACTES SUD*



*Je est un autre.*

ARTHUR RIMBAUD







## LIV

*Ålesund*

*Mercredi 16 juillet 2003*

Son corps, la première fois, était un paradoxe. Comme une roche grise vivante, ou du papier de verre doux. Il était dur et mou en même temps. Rugueux et lisse. Lourd et léger. La première chose qui m'a frappée, c'est à quel point il était chaud. Comme si je m'étais imaginé que son corps serait froid au-dedans comme au-dehors. Ou comme si je n'avais pas voulu croire qu'il était en vie. J'apprendrais seulement plus tard qu'il n'émettait pas sa propre chaleur, mais qu'il absorbait celle qui l'entourait.

Je le tenais dans mes bras, et bien qu'il fût quasiment un mètre de long, ce n'était encore qu'un juvénile. Il leva la tête, s'appuya contre mon bras, tourna vers moi ses yeux brillants. Peut-être essayait-il de comprendre ce que j'étais ? Si j'étais une proie ou un ennemi. Sa langue fourchue vibra légèrement dans l'air et il commença à remonter lentement le long de ma poitrine, en direction de ma gorge. Là, il se figea en plein mouvement et ses yeux de pierre, morts, fixèrent les miens. Je regardai directement dans sa pupille étroite, sans un battement de cils, sans intention de détourner les yeux. On aurait dit qu'il cherchait toujours à établir une forme de connexion, bien que toute communication fût impossible entre nous.

Il avait quelque chose de flottant, sa capacité à garder une grande partie de son corps suspendue en l'air sans que ça ne semble lui coûter le moindre effort. C'était comme s'il n'avait

pas besoin d'être en contact avec quelque chose de terrestre, mais qu'il était capable, s'il le voulait, de rester simplement dans un état d'apesanteur permanent. La simple pensée d'avoir un tel contrôle sur son propre corps me paraissait inconcevable, au point que j'en avais le tournis. Je levai mon bras et il y demeura suspendu comme à une branche, scrutant mon visage.

— Il vous aime bien, dit la femme à l'accent américain en me reconduisant dans le grenier froid où étaient alignées, le long du mur, des cages contenant toutes les espèces possibles d'animaux. — Sa voix laissa transparaître un certain amusement. — Il vous plaît ? C'est l'impression que ça donne.

Plaire. Non, ce n'était pas le terme approprié. J'aurais pu l'utiliser pour parler d'une jolie veste. Là, il s'agissait de quelque chose de totalement différent.

— Je peux le tenir ?

— Hé, qu'est-ce que t'attends pour me le donner ?

Ingvar et Egil l'observaient, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. J'avais presque oublié qu'ils étaient là. Ingvar avait deux ans de plus qu'Egil, une barbe et des cheveux longs bruns comme les miens, tandis que ceux d'Egil étaient blonds et coiffés avec du gel. Pourtant, à ce moment précis, ils ressemblaient à des jumeaux préadolescents. Dans leur cas, le terme "plaire" convenait tout à fait. Le serpent leur plaisait à tous les deux, comme leur aurait plu un groupe de musique ou une marque de bière, ou toute autre chose susceptible d'attiser leur intérêt. Mais moi, qu'est-ce que j'éprouvais ? Un sentiment maternel ? De l'amour ? Un lien interespèces. Lorsque je baissai les yeux sur son petit visage, si près du mien, j'eus l'impression qu'il me regardait avec confiance, ou compréhension.

L'idée nous était venue peu de temps auparavant. À 5 heures du matin, le séjour de l'appartement en sous-sol le plus cool d'Ålesund, où la lampe à lave régurgitait des boules rouges jour et nuit, était saturé de fumée. Nous n'étions plus qu'un petit groupe dans la pièce qui, quelques heures plus tôt, avait été pleine à craquer. La soirée était presque terminée, mais pas



tout à fait. L'ambiance était détendue, une odeur douceâtre flottait dans l'air, et Egil, qui, pendant toute la soirée, avait envoyé du 50 Cent et du OutKast à plein volume, avait déroulé les manches de sa chemise et retrouvé son calme, assis sur la moquette, un bras autour des épaules d'une fille qui étudiait probablement avec lui à la BI Norwegian Business School.

J'étais moi-même de bonne humeur, grâce à un des puissants joints d'Ingvar, et m'étais retirée à l'intérieur de ma coquille. J'étais affalée dans le canapé, concentrée sur la sensation du plafond qui s'abaissait et s'élevait, comme s'il respirait. J'avais décidé de rester ainsi jusqu'à ce que je m'endorme, et j'étais bien partie pour, lorsqu'un garçon surgit de nulle part. Il était sorti je ne sais où, puis était revenu à l'appartement, il connaissait Ingvar, ou peut-être Egil, ça ne m'importait guère. Quand je repensai à lui, plus tard, je fus incapable de me souvenir de son visage, je me rappelai juste qu'il était assis par terre, sa tête près de la mienne, et qu'il voulait parler avec moi, mais que j'étais surtout occupée à regarder le plafond respirer. Après plusieurs tentatives vaines pour établir le contact, il avait fini par se lever et aller s'asseoir avec les autres.

Je m'endormis, ou alors je ne fis plus qu'un avec le plafond, cessant d'exister, puis je revins brusquement à la réalité. C'est le cri d'Ingvar qui m'avait réveillée. La fille que draguait Egil était à moitié dissimulée derrière son dos, les mains sur les yeux, tandis que lui avait le regard rivé sur la télé. À l'écran, il y avait un homme dans une mare de boue, quelque part dans la jungle, en train de tirer quelque chose hors de l'eau. C'était un serpent aux écailles luisantes, de la grosseur d'un alligator, mais beaucoup plus long. Le serpent était de plus en plus gros à mesure que l'homme le sortait de l'eau. Sa peau était marron, noir et jaune. "*The Great Python !*", hurla l'homme en tirant un tronçon encore plus gros et volumineux. "*This is a big snake !*" Il cria : "Sa tête, voilà sa tête !" Accent australien et mouvements vifs. Tout à coup, le serpent ouvrit la gueule. Il se jeta sur lui, furieux. L'homme recula, lâcha un cri étouffé. Le serpent le suivit.

Je déglutis. J'entendis le rire nerveux et les jurons d'Egil dans le lointain. Les battements de mon cœur dominaient tout le

reste, remplissaient la pièce du son de mon sang. Mes joues s'embrasèrent, mes mains devinrent moites. Je n'avais pas l'habitude de sentir mon corps aussi distinctement. Du moins, pas de cette manière. Il y avait quelque chose dans les mouvements souples du serpent, dans la force musculaire cachée sous ses écailles lisses. Je me sentais attirée vers cet écran, où l'homme venait de sortir un appareil photo des buissons et s'était mis en position pour prendre des clichés de l'énorme animal. Soudain, le serpent et moi bâillâmes presque à l'unisson. Nous étirâmes le cou, dévoilant une cavité buccale profonde et tendre avec de petites dents qui ne semblaient faire qu'une. Un palais mou et une langue qui ondulait dans l'air. Puis nous frappâmes. La pièce résonna de terreur et d'enthousiasme lorsque nous enfonçâmes nos dents dans un bras épais et velu.

“J’ai cru que j’allais mourir, dit l’Australien. J’ai bien cru qu’il m’avait chopé.” Il était maintenant assis dans une chaise pliante, avec une tente en arrière-plan. “Et il aurait réussi. Si sa mâchoire inférieure s’était pas accrochée dans mon pantalon. J’aurais eu aucune chance contre lui.”

La séquence du serpent mordant l'homme repassa plusieurs fois en accéléré. La gueule rose et béante se projeta en avant, encore et encore, en accéléré, puis au ralenti, si bien que je pus voir comment le serpent mordait, cette dent rose clair qui se ficha dans le tissu et, pour finir, le relâcha. La pensée de cette dent, de ce que l'on devait ressentir si on la touchait du bout des doigts. Je fermai la bouche. Déglutis.

— Je sais où on peut en trouver un, dit l'inconnu, celui qui avait débarqué de nulle part. Pas aussi gros que celui-ci, bien sûr, mais je sais où on peut acheter des serpents du même genre, des plus petits, des jeunes.

Quand j’y repense, que j’essaie de me rappeler à quoi il ressemblait, tout ce qui me revient c’est une tête sans traits, sans yeux, ni visage, ni bouche. Mais je me souviens du silence qui suivit, le temps d’un instant. Egil se tourna vers moi et m’adressa un grand sourire. Je tentai bien de le lui rendre, sans parvenir à atteindre la même intensité. Je craignais qu’il remarque à quel point je respirais vite, comment je déglutissais

et que j'avais les joues en feu. J'acquiesçai lentement. Egil se tourna vers Ingvar, qui avait le même sourire aux lèvres. Il hocha la tête, lui aussi. Nous avons pris notre décision. Nous aurions un serpent.

La soirée s'anima de nouveau, la pièce se remplit de rires et de voix. Le type inconnu sortit un appareil photo numérique argenté et prit des photos de nous tous. Moi, Ingvar, Egil, la fille et le garçon, devant l'écran de télévision avec l'image figée d'un python de six mètres de long.

Le nouveau membre de la famille était un python molure long de seulement un mètre. Ce n'était encore qu'un bébé. Malgré tout, j'étais déjà amoureuse de cette créature. J'avais l'impression de planer dans l'air au-dessus d'un précipice, et c'était étrangement agréable. Avant de le transmettre à Egil et à Ingvar, je le soulevai devant mon visage et lui murmurai : "Tu viens à la maison avec moi."

Ce n'était sûrement que mon imagination, mais il me sembla le voir acquiescer.

## MARIAM

*Kristiansund*

*Vendredi 18 août 2017*

— Maman, tu peux me l'acheter ?

Iben brandit une bande dessinée dans des tons pastel flashy. Le personnage de la couverture représente une zombie sexy avec des lèvres scintillantes et surdimensionnées qui font la moue. D'habitude, c'est Tor qui l'accompagne dans les boutiques. Je préfère être seule quand je fais du shopping, mais aujourd'hui, c'est notre journée "entre filles". C'est moi qui en ai eu l'idée. La rentrée a lieu lundi et j'avais envie d'emmener moi-même notre future collégienne acheter de nouveaux vêtements et des fournitures scolaires. Je voulais que l'on passe plus de temps ensemble dans l'espoir que nous nous rapprochions. Plus elle grandissait, plus nos rapports devenaient difficiles, voire distants.

Nous sommes au centre commercial de Storkaia depuis presque trois heures. Iben s'est acheté un ensemble et choisi un pantalon moulant et un petit haut en dentelle très élégant avec un bouton sur la nuque. Et aussi des chaussures roses et un sweat à capuche assorti qu'elle a voulu mettre aussitôt. Nous avons passé du temps devant les miroirs des boutiques de vêtements, fait des selfies et nous sommes bien amusées. À un moment, nous avons trouvé un pull à sa taille quasiment identique au chandail en cachemire que je porte, et nous avons pris des photos que nous avons envoyées à Tor. Iben me rappelle beaucoup celle que j'étais à son âge.

Parfois, ça me déplaît de voir à quel point nous nous ressemblons, mais aujourd'hui c'était très agréable. Après notre séance de shopping, nous avons mangé une glace à la cafétéria. Je lui ai posé quelques questions anodines auxquelles elle a répondu volontiers. Nous avons discuté de chevaux pendant un moment. Elle a une amie qui fait de l'équitation et elle aimerait bien en faire aussi. Je lui ai promis que j'en parlerais à Tor, mais elle m'a souri comme si je lui avais déjà donné la permission.

Iben est très belle avec ses boucles blondes qui lui tombent devant les yeux, son nez étroit et ses lèvres fines. Le contraste est saisissant avec ce personnage absurde de bande dessinée. Elle me regarde avec une expression qui est censée me charmer. Ça fonctionne plutôt bien avec Tor, qui a tendance à trop se laisser guider par sa conscience, mais avec moi c'est une mauvaise tactique. J'ai l'impression qu'on se moque de moi. Pendant onze ans, je me suis occupée d'elle, j'ai veillé à ce qu'elle ne se blesse pas, qu'elle ne tombe pas du canapé, qu'elle n'avale pas de travers, qu'elle ne mette pas de pièces de Lego dans sa bouche. Je l'ai consolée quand elle pleurait, je l'ai réconfortée quand elle était malade. Pour elle, ça ne compte pas. Les cadeaux et les permissions, c'est tout ce qu'elle veut.

Je lui prends la BD des mains. Elle me regarde pendant quelques instants avec cette lueur dans ses yeux sombres, quelques secondes pendant lesquelles elle a toujours l'espoir de l'obtenir, l'obtenir, l'obtenir. Je feuillette l'album. Il est plein de filles zombies ultra-niaises avec de grands yeux peinturlurés. Elles font des choses de tous les jours, vont à l'école et se maquillent. Les auteurs de cette bande dessinée savent parfaitement profiter de l'attrait des jeunes filles pour tout ce qui brille.

— Tu crois que ça va t'apporter quelque chose ?

Iben baisse le regard. Elle gratte le sol avec ses nouvelles chaussures.

— Iben. Qu'est-ce que ça va t'apporter ?

— Je sais pas, murmure-t-elle.

— J'ai l'impression que tu n'apprendras rien du tout en lisant ce truc. Pourquoi tu le veux ?

Elle continue de fixer le sol, hausse timidement les épaules en guise de réponse.

— Leurs hanches sont plus étroites que leurs cous, dis-je.

Je lui rends la bande dessinée. Je me place derrière et l'ouvre à la première page.

— Regarde. Aucune histoire. Pratiquement aucun texte, que du bavardage. Tout ce que ce livre contient, ce sont des dessins moches de filles maquillées. Pourquoi tu le veux, Iben ?

Elle secoue la tête. Essaie de se libérer, mais je la retiens. Je passe à la page suivante.

— Regarde. — Je continue de tourner les pages. — Tu vois ? Dix pages et toujours pas d'histoire. Rien. Ce bouquin est absolument vide.

Je me rends compte au son de ma voix que je suis dure avec elle, mais je ne peux tout de même pas permettre que ma fille continue de se laisser séduire par des choses de mauvais goût. La prochaine fois, elle sera mieux préparée. Iben essaie encore de s'échapper, mais je la maintiens en place avec mes coudes. Elle regarde ses chaussures neuves, lâche la bande dessinée, si bien que je suis maintenant la seule à la tenir. Je sens sa main molle dans la mienne. Elle se met à gémir. Elle essaie de libérer sa main. J'ai exagéré.

— Excuse-moi. Je ne voulais pas. C'est juste que je ne crois pas que tu doives lire quelque chose qui risque de te rendre plus stupide. Trouve-toi un meilleur livre et je te l'achète.

Iben m'arrache la bande dessinée des mains. Elle baisse la tête, s'éloigne à pas rapides et disparaît derrière un rayonnage. Tout à coup, mon téléphone sonne. Je fouille dans mon sac à main et tombe d'abord sur le téléphone d'Iben, qu'elle m'a confié car ses poches ne sont pas assez grandes. Je continue de chercher et finis par trouver le mien. C'est quelqu'un de la comptabilité, il veut sûrement fixer un rendez-vous pour recruter d'autres assistants personnels. VeryHealth a remporté un gros appel d'offres en juin, il y avait des photos de nous dans le *Tidens Krav*, avec des gâteaux et du mousseux, et après la planification estivale, nous sommes prêts à fournir les assistants. Aujourd'hui, ma fille passe avant mon travail, je m'en suis fait la promesse. Je laisse sonner.

Quand j'arrive dans le rayon des bandes dessinées, Iben n'y est pas. Je m'empare d'une autre BD qui me semble meilleure et d'un magazine de mots croisés. Je reste un instant à feuilleter la bande dessinée avec les filles zombies maquillées. On en reparlera ce soir.

Iben n'est pas à la caisse. Elle n'est pas non plus au rayon des confiseries, ni à la sortie. Je vide le contenu de mon caddie sur le tapis roulant, sors mon téléphone pour l'appeler, mais me souviens soudain que c'est moi qui ai son portable. Je trouve qu'elle est encore trop jeune pour avoir un sac à main, mais il vaudrait peut-être mieux que je lui en achète bientôt un quand même. Je paie et demande au caissier s'il a vu sortir une fille de onze ans, mais j'aurais aussi bien fait de demander à la caisse automatique. Je range mes courses dans les sacs, m'éloigne avec mon caddie et m'arrête entre deux boutiques. Je jette un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche. Comme il n'y a toujours aucune trace d'Iben, je sors du centre commercial et avance à longues enjambées sur le trottoir. Je sens que je commence à perdre patience. Je serre les dents et pousse mon caddie sur la rampe d'accès au parking.

Elle n'est pas à la caisse automatique du parking et ne m'attend pas non plus près de la voiture. Je me tourne d'un côté, puis de l'autre, mais je ne vois pas de jeune fille, juste des véhicules. À ce moment-là, je devrais me mettre à courir en rond comme une hystérique, appeler la sécurité, demander à ce qu'ils l'appellent dans leurs haut-parleurs. Je devrais être terrorisée à l'idée que quelqu'un l'ait enlevée. C'est ce qu'elle cherche. Elle veut me faire payer. Mais je ne lui donnerai pas cette satisfaction, il est hors de question que j'entre dans son jeu. Je commence à charger les courses dans le coffre, jetant les sacs avec une agressivité croissante. J'ai dû casser des œufs, mais j'espère seulement qu'ils dégoulineront sur les bandes dessinées d'Iben. Je pousse brutalement le caddie contre le mur. Il se renverse et ses roues tournent dans le vide, tandis que je m'installe dans la voiture. Mon manteau à quatre mille couronnes reste coincé dans la portière. Je tire dessus, le tissu se déchire. Je démarre le moteur. Iben court vite, elle ne devrait pas mettre plus de dix minutes à rentrer

à la maison. Hors de question que je la ramène en voiture. Dans quelques instants, je serai sur la route. Si je le veux, je n'ai qu'à partir. Laisser ma vie de famille derrière moi pour ne plus jamais revenir.